Document généré le 19 juil. 2025 10:48

XYZ. La revue de la nouvelle

Des gars ben ordinaires

Nicolas Charrette, *Jour de chance*, Montréal, Boréal, 2009, 232 p., 24,95 $

David Dorais

Numéro 102, été 2010

URI : https://id.erudit.org/iderudit/61269ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2010). Compte rendu de [Des gars ben ordinaires / Nicolas Charrette, *Jour de chance*, Montréal, Boréal, 2009, 232 p., 24,95 $]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 85–88.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

pas toujours la mièvrerie et pour la révérence envers de grands écrivains tutélaires. Si certaines nouvelles d'*Au passage* peuvent apparaître un peu trop doucereuses et superficielles, elles constituent au moins un véritable acte de foi envers la littérature, et la culture en général.

David Dorais

Des gars ben ordinaires

Nicolas Charrette, *Jour de chance*, Montréal, Boréal, 2009, 232 p., 24,95 $.

Jour de chance est la première œuvre de Nicolas Charrette, jeune auteur enseignant au niveau collégial. Ce recueil de nouvelles s'inscrit dans une lignée réaliste où il s'agit de retirer du quotidien des moments qui, une fois passés par le filtre de la littérature, révèlent leur portée dramatique. Les situations mises en scène dans le livre de Nicolas Charrette n'ont donc rien d'inouï. Par exemple, un homme mûr prend soudain conscience de la beauté de sa fille de 17 ans quand il la surprend en compagnie d'un jeune homme. Ou bien un mari néglige sa femme pour mener des transactions dans son pool de hockey. Ou encore, un jeune homme obsédé par son apparence va à la salle d'entraînement. Des gens ordinaires à qui rien de spectaculaire n'arrive.

Pourtant, décrire de cette façon le contenu des nouvelles ne leur rend pas justice. En effet, Charrette s'applique chaque fois à raconter l'histoire « de l'intérieur », à l'aide d'un narrateur interne ou d'un narrateur aligné sur le personnage principal. De cette manière, la situation (banale vue de l'extérieur, comme en témoignent les personnages secondaires qui croisent la route du héros et qui souvent réagissent avec indifférence ou incompréhension à ses angoisses) se présente sous un jour plus troublant, plus énigmatique. Car le récit débute souvent *in medias res*, en plein milieu d'un geste ou d'une action. Quelques exemples de débuts de nouvelles :

« J'avais hésité quelques minutes avant de lui demander si c'était bien lui » (« Ozzman75 ») ; « Je me demandais pourquoi j'avais accepté cette cigarette » (« Un pays libre ») ; « Elle ouvre les yeux et se redresse brusquement dans son lit en repoussant la couette d'une blancheur éclatante » (« Propre »). Le lecteur doit patienter pour finalement comprendre à quel type d'individu il a affaire. On sent que Charrette s'est efforcé de repousser le plus possible le moment où le lecteur pourra enfin coller une « étiquette » sur le personnage. C'est ce que veut éviter l'auteur : qu'on se dise « Ah ! C'est l'histoire d'un alcoolique ! » ou « C'est l'histoire d'un gars qui fait une dépression ! ». Ce qui compte n'est pas l'identité du personnage, sentie comme restrictive, mais son mode d'interaction avec le monde, c'est-à-dire ses paroles, ses actions et ses pensées. Le lecteur le voit évoluer dans des circonstances auxquelles le point de vue singulier de la narration donne un relief captivant. Le récit reste concentré sur les scènes elles-mêmes, sur leur déroulement immédiat ; très rarement (le fait-il même une fois ?) il se détache de l'action pour introduire des considérations plus générales ou pour donner plus de poids à la scène par des réminiscences.

En regard des difficultés émotives qui étouffent les personnages, on se dit que le titre *Jour de chance* ne peut être qu'ironique. Toutefois, le sens à tirer des histoires n'est pas aussi clair. D'une part, l'auteur trace des portraits impitoyables de la médiocrité ordinaire, mais sans tomber dans la méchanceté ni dans le misérabilisme. Le regard adopté n'humilie pas les personnages, pas plus qu'il n'admire leur grossièreté. Il en est ainsi de Ronnie, un commis de dépanneur qui dérobe de la marchandise : « Près du grand évier en acier inoxydable, il ouvrit sa canette de bière et la cala aussi rapidement que la première. Puis il jeta les deux canettes dans le grand sac de canettes consignées, en rotant par le nez, la bouche fermée ; une odeur réconfortante d'alcool et de digestion lui remplit les fosses nasales. » Description objective, sans embellissement ni complaisance. D'autre part, s'il est vrai que certaines histoires finissent réellement mal (comme celle d'un

ex-alcoolique qui, maintenant sobre, espère renouer avec son ancienne blonde, tandis que celle-ci ne l'aime plus), la plupart se terminent bien. Plus précisément, les personnages remportent des victoires qui, anodines en apparence, constituent pour eux de grandes réussites. Un coup de chance leur a permis de se prouver leur force et laisse présager (du moins espérer) une victoire future. Dans « Le trésor de la fin », un garçon de treize ans parvient à s'introduire dans l'une des chambres de l'auberge tenue par ses parents, à renifler le soutien-gorge de la jolie cliente, en rêvant d'elle, et à dérober un verre de rhum. Dans « Ozzman75 », un joueur compulsif en rémission parvient à résister à la tentation de rejoindre un ancien comparse de jeu pour une partie de poker ; l'intérêt dramatique de cette nouvelle réside précisément dans le fait qu'il ne se passe rien. Le personnage principal arrive à rester enfermé dans sa chambre et à dormir, ce qui, vu son état, relève du triomphe. Les histoires de Nicolas Charrette restent toutes mesurées dans leurs effets, composées d'un juste mélange de banalité et de bouleversement. Passant souvent inaperçu, l'élément déclencheur (une carte d'affaires offerte, un petit verre de trop, une discussion pour passer le temps, etc.) entraîne des conséquences marquantes pour le protagoniste.

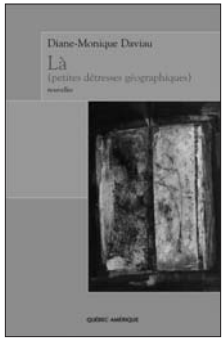
Un mot sur le style. Dans *Jour de chance*, le style est sobre. L'auteur veut avant tout étreindre la réalité à bras-le-corps et ne se permet donc aucune élaboration stylistique qui viendrait mettre un filtre entre l'action décrite et l'acte de lecture. Du dessin réaliste. Les métaphores sont rarissimes chez Charrette. Mais, au delà d'un choix esthétique, on peut voir là une tendance de plus en plus affirmée, chez les jeunes auteurs québécois, à récuser la notion de style. Presque naturellement, on opte pour « l'écriture blanche » dont se targuait Guillaume Vigneault, c'est-à-dire une manière d'écrire dont la qualité est de passer inaperçue ; sinon, on emprunte le style *cool*, punché, humoristique et branché des journaux et des magazines qui, parce que nous y sommes exposés quotidiennement, en vient à faire partie de nos habitudes et s'impose comme un style par défaut.

Autre mauvaise habitude chez les auteurs québécois : ne pas assumer les québécismes. Le débat sur le joual étant clos, ils se sentent autorisés à employer un français international pour faire parler n'importe quel personnage. Un langage trop populaire, semblent-ils craindre, laisserait entendre qu'ils ne savent pas écrire. Un gars qui s'appelle Ronnie et qui travaille dans un dépanneur parlerait-il, à propos des seins d'une *Playmate*, de « fabuleux nichons » ? Il parlerait plutôt de « méchantes belles boules », me semble-t-il. Et un garçon habitant dans une petite ville du Québec parlerait-il d'une « tartine au beurre d'arachide », du « galbe naissant de ses fesses » ou de « deux connards se querell[ant] » ? Tout le monde trouvera les équivalents appropriés. Malgré ces quelques défauts, Nicolas Charrette atteint son but avec talent : décrire froidement les humbles tragédies dont sont émaillées les vies des gens ordinaires.

David Dorais

Là, c'est la nouvelle

Diane-Monique Daviau, *Là (petites détresses géographiques)*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2009, 160 p.



À L'OCCASION des célébrations soulignant ses 25 ans, la revue *XYZ* avait organisé, au Salon du livre de Montréal en novembre 2009, une rencontre entre deux nouvellières chevronnées, Sylvie Massicotte et Diane-Monique Daviau, toutes deux membres de son collectif de rédaction. Chacune venait à peine de faire paraître un recueil : *Partir de là* (L'instant même) pour Massicotte et *Là (petites détresses géographiques)* pour Daviau, l'objet de ce compte rendu. L'animateur, l'écrivain Bruno Roy, a bien sûr relevé la similitude entre les titres : l'adverbe de lieu « là ». Mais pas avant qu'on ait discuté inévitablement de la nouvelle, de sa pérennité assurée entre autres par notre revue, de ses